

Gérard Chouquer

Le paysage ou la mémoire des formes

Analyser le paysage comme un ensemble de plis où se niche la mémoire des formes permet de dépasser l'opposition stérile entre la « naturalisation » du paysage chère aux écologues et la position culturaliste inverse de « l'artialisation » pour placer la question paysagère au cœur des débats publics.

L'idée que le paysage puisse être un ensemble de plis a déjà été exprimée et fort bien. Que trouve-t-on lorsqu'on tente de déplier ou de défroisser ce qui l'est ? Et, d'ailleurs, faut-il le faire ? Qu'en attend-on ? Cet article dit sommairement la part considérable de mémoire qui se trouve enfermée dans les plis du paysage. Cette mémoire est une transmission historique qui peut et doit participer à la définition du caractère public du paysage.

Le paysage est mémoire

Il est évident que nous ne pouvons plus considérer le « paysage » comme un pur produit esthétique, comme si rien ne s'était passé depuis sa « découverte » (en Occident vers la fin du Moyen Âge). Bien entendu, c'est ainsi que la notion est née et personne ne songerait à dire le contraire. Mais, depuis, on est progressivement passé de la peinture de paysage à l'imitation de la nature (par exemple, chez Girardin au XVIII^e siècle., lorsqu'il oppose le « pays » mal aménagé, de façon géométrique et rigide, au « paysage » composé selon la nature). Ensuite, on assiste à une forme de naturalisation du paysage, lorsque les géographes se sont emparés du mot pour désigner un objet, les milieux géographiques. Récemment encore, une partie des écologues ont trouvé opportun de désigner une discipline née en leur sein sous l'expression

d'« écologie du paysage ». Les archéologues parlent aussi d'« archéologie des paysages ». Par ce choix, ces deux disciplines entendent associer des bases naturalistes et des devenirs ou des états historiques. Ce n'est que très récemment qu'on a assisté à des durcissements épistémologiques. Certains historiens de l'art ont cherché à interdire l'emploi du terme à quiconque n'était pas esthète. Ils ont alors opposé le paysage à l'environnement, l'imaginaire au matériel, le culturel au physique, produisant d'ailleurs avec le terme environnement, un contresens. Ce terme, en effet, ne peut pas être assimilé à la nature. Le concept est une création d'il y a moins de 50 ans, et l'environnement est autant une découverte que l'a été le paysage en son temps. L'employer comme synonyme de nature par opposition à paysage est une faiblesse de l'analyse.

Inversement, des quaternaristes¹ ont aussi cherché à installer un paysage uniquement minéral, par exemple en définissant un paysage « holocénique » qui serait resté « naturel » jusqu'au milieu du XX^e siècle. Ces raidissements très récents témoignent, à l'évidence, que chez ceux des savants qui restent adeptes d'une modernité de stricte observance, la notion est devenue un « collecteur hypertrophié » dans laquelle on peut mettre une chose et son contraire, qu'elle ne réunit plus mais qu'elle divise, et même de façon symétrique, puisque dans un cas on a un hyperculturalisme, dans l'autre, un hypernaturalisme.

Dans les pratiques savantes, je suis donc partisan d'un moindre usage de cette notion au profit de termes plus appropriés, plus précis, qui suscitent moins de tensions et de conflits. Mais, en même temps, au-delà de cette précaution, je constate, comme chacun, que le mot paysage remporte un immense succès et que, dans le langage courant, il résonne fortement. Pourquoi ? Parce que les gens chargent le concept de qualités fondamentales. Pour eux, défendre le paysage, c'est défendre la qualité d'une relation avec les milieux de vie. Peu importe que dans cette défense se logent des contresens ou des ambiguïtés. On sait, par exemple, que le citadin pense trouver de la nature dans la campagne périurbaine alors qu'il n'y a pas d'objet plus transformé et hérité que le paysage rural.

¹ Les quaternaristes sont les chercheurs appartenant à différentes disciplines (géographie, géologie...) qui sont spécialisés dans l'étude de l'ère quaternaire, c'est-à-dire les deux derniers millions d'années de l'histoire de la terre.

Mais qu'un chantier archéologique soit ouvert à l'occasion d'un aménagement, la population afflue pour connaître ces vestiges qui vont être étudiés avant d'être détruits. Ce que réclament alors les habitants, c'est qu'on leur donne de nouvelles raisons expliquant leur attachement au lieu, en l'occurrence des

raisons cachées que « découvre » l'archéologue en ouvrant le sol, comme jadis le peintre faisait découvrir le paysage à travers la fenêtre (*veduta*) de son tableau.

Augustin Berque a bien exprimé cette notion avec le concept de médiance, lorsqu'il a fait comprendre que notre attachement à un lieu est un élément de notre « géographicité », une dimension de notre être (et de notre « être au monde », pour parler comme un philosophe) tout aussi importante que notre historicité. Cette relation est à double sens. Dans un sens, elle est notre projection sur le monde, du lieu jusqu'aux limites du monde, de motifs qui disent toute la gamme de notre appropriation de l'écoumène : les agréments et les ressources qu'on espère en tirer. Mais elle dit aussi les contraintes qu'on doit respecter, les risques qu'on peut rencontrer, les héritages à prendre en compte. On voit ainsi qu'à côté des projections qui sont un désir de transformation du monde à notre usage, nous sommes tenus de reconnaître les diverses sujétions qui s'imposent à nous. La médiance, c'est cette relation dynamique qui fait que le « sujet » n'est pas toujours le même ni situé toujours au même emplacement. Le sujet, ce n'est pas toujours l'être humain s'imposant sans cesse au monde dans une relation univoque, mais cela peut être aussi ces choses qui s'imposent à l'être humain dans ses choix, sous forme de sujétions.

Voilà la première idée principale de cet article : si le « paysage » est complexe, c'est parce qu'il est chargé d'une forte mémoire. Mais cette idée doit être précisée : cette mémoire c'est moins de l'histoire périodisée et sans cesse recommencée, qu'une recomposition incessante et discontinue d'héritages produisant dans les formes actuelles autant de plis ou de défaillances. Ce qui fait l'attachement des populations au paysage, c'est la richesse pérennisée de cette mémoire, c'est un pli jamais réellement déplié.

Ni exclusivement naturel, ni exclusivement culturel, mais les deux

Qu'on me permette une fiction pour faire comprendre comment se forme un pli du paysage et de la mémoire des formes. Imaginons que nous sommes en Gaule, au temps de César, lorsque le dictateur a le projet d'installer des milliers de colons. Pour cela il confisque des terres et exproprie les occupants, puis convoque des arpenteurs pour que ceux-ci projettent sur le sol des voies et un quadrillage « cadastral » qui servira d'assiette aux lots attribués aux vétérans. On appelle ce quadrillage une centuriation. Le projet est ici une violence faite à l'état des choses, une violence sociale née de la conquête et de la domination. Si nous étions habitants de ces régions en ces temps reculés, mais avec

notre actuel état d'esprit revendicatif, nous nous y opposerions pour des raisons politiques, sociales et environnementales.

Passons deux mille ans et, dans la même région, observons un projet de TGV. Parce que nous sommes habitants, nous nous opposons à ce projet ferroviaire et les arguments que nous sommes tentés de mettre en avant reposent notamment sur le patrimoine, la richesse et l'ancienneté de l'occupation du sol. Quoi, dirions-nous, vous allez traverser une région pétrie de vestiges romains, de voies, de villas, etc. ? On a compris où je veux en venir avec cette fiction. Ce qui était violence faite au territoire est devenu élément de sa diversité, héritage positif et valorisé. Bien entendu ce n'est plus le même objet, parce qu'il n'est plus au service de la même composition politique.

Traduisons cette anecdote dans les termes de la médiance : ce qui était un prédicat, et un prédicat violent et dominateur au temps de César, est devenu un sujet, c'est-à-dire une réalité contraignante, deux mille ans plus tard, parce que les héritages sont là et qu'ils participent à notre historicité et à notre géographicit . Le même objet matériel, l'aménagement romain, a changé de statut avec le temps. En provoquant des dynamiques et des formes, il est devenu un pli du paysage qui, lorsqu'on veut changer les formes, s'interpose sans se dévoiler immédiatement.

De ces formes plissées et pétries de défaillances, lesquelles sont des signes et des héritages, les savants peuvent faire plusieurs choses. Si les conditions sont réunies, la lecture peut conduire vers la connaissance des  tats anciens, et l'on peut espérer écrire tel ou tel chapitre d'histoire des formes. Mais, alors que les connaissances historiques s'accumulent, l'expérience actuelle tend paradoxalement à reculer cet espoir. On découvre de plus en plus de choses, mais la reconstitution historique nous paraît chaque fois s'éloigner un peu plus. Seule la robuste naïveté des modernes, issue d'un vieux fonds épistémologique inoxydable (l'historicisme et le nationalisme méthodologiques, à peine entamés par le relativisme), peut laisser croire qu'on atteint aisément ces  tats de reconstitution. Mais, dès qu'on creuse un peu, on n'a pas de mal à dire la part considérable d'invention dont les tableaux et les fresques historiques sont faits. Parce que plus on creuse, plus on fait de liens et plus on ajoute d'incertitudes.

Le plus souvent, la connaissance de la connaissance (on reconnaît là l'expression d'Edgar Morin), c'est-à-dire l'étude de la façon dont sont élaborées les dites connaissances historiques (on reconnaît, cette fois, l'archéologie du savoir de M. Foucault), conduit vers autre chose : la mémoire et ses dynamiques. Les plis et les défaillances des formes

paysagères, comme des objets matériels des archéologues, répondent à une autre logique. Les vestiges ne sont jamais représentatifs de ce que les choses ont été à un moment donné et arrêté de l'histoire, mais de ce que les choses sont devenues avec le temps. Nous croyons avoir affaire à une centuriation romaine, bien conservée, mais ce que nous en voyons, c'est ce que les habitants en ont fait depuis deux mille ans, et qui est une chose très différente. Le paysage, c'est donc cela, la dynamique d'une mémoire plus qu'une histoire périodisée, une mémoire avec tous ses caprices : des pérennités, des discontinuités, des potentialités, des résonances, des déterminismes, des éradications, des transformations et des transmissions, donc des milliers d'itinéraires différents. Voilà l'archéologue des paysages devenu en quelque sorte psychanalyste des choses matérielles, dans une hybridation originale des savoirs.

C'est parce que cela change que cela se transmet

Il faut creuser cette idée, afin de mieux comprendre ce qu'est la mémoire des formes. On nous avait appris à classer les objets entre choses de la nature (le climat, les sols, les plantes, les animaux) et choses des sociétés (l'aménagement, l'habitat, les modelés). Et, dans ce classement ancien, il y avait l'idée que les objets sociaux étaient mobiles, alors que les objets naturels ne l'étaient pas ou peu. Quasi-immobiles, disaient d'eux, Fernand Braudel. Par conséquent, ce qui faisait changer les choses, c'était la décision, toujours intentionnelle et collective (qu'elle émane de l'État ou d'une classe sociale, par exemple) de transformer la nature. La nature était ce qu'il fallait raturer, et l'on pensait, dans cet âge préhistorique de la pensée, que devenait paysage cette nature qu'on avait fait oublier en la maîtrisant, que devenait paysage, cet « environnement » méprisable qu'on avait bien fait de changer.

Cette façon de ranger les objets ne tient plus. Une récente publication a titré : « les fleuves ont une histoire », pour installer le concept de métamorphose fluviale et la complexité des hybridations entre les cours d'eau et les sociétés. De même chacun, aujourd'hui, sait que le climat peut changer et que les catégories installées ne sont pas pérennes. Voilà donc la nature saisie de mobilités qui peuvent être, comme sur une échelle des vents, de fortes à très fortes. Autrement dit, dans ces plis de la mémoire des formes qui enregistrent des mobilités, la nature a sa part, et de plus en plus au fur et à mesure que les hybridations se développent.

Il n'y aurait pas de transmission s'il n'y avait pas de transformations. Autrement dit, et c'est la seconde idée principale de ce papier, c'est

parce que cela change que cela se transmet. Les archéogéographes, par exemple, viennent d'installer une idée nouvelle en matière d'histoire des formes du paysage géographique : ils expliquent que les formes que nous voyons, celles que nous transformons depuis les grands aménagements et remembrements de la seconde moitié du XX^e siècle, sont pétries d'héritages et que les moments forts de l'inscription de formes qui vont évoluer en « plis », sont les époques antiques. Il y a seulement vingt ou trente ans, on était persuadé que les paysages dataient au mieux de l'an mil, et que ce qui était plus ancien avait été à ce point sédimenté et annulé par les dépôts des époques postérieures que c'était devenu de l'archéologie. Aujourd'hui, la perspective a changé : l'archéogéographie a fait valoir le lien du passé avec le présent. Le Moyen Âge et l'époque moderne sont des transmetteurs des informations antiques et que, malgré une somme immense de changements de détails, les formes antiques sont devenues mémoire. L'archéologie – en fait une archéologie de la forme géographique (d'où le nom d'archéogéographie qui s'installe progressivement) – est une discipline de la dynamique et non une discipline de l'enfouissement.

Dans le jargon de l'archéogéographie nous avons choisi de parler de « transmission » pour hybrider, comme c'est le cas dans la réalité, la transmission et la transformation. Parce que l'un et l'autre sont explicatifs de la dynamique. Or le paysage ne se comporte pas comme un patrimoine dans une pratique notariale. Ce que les hybridations transmettent, c'est toujours quelque chose qui se transforme en cours de transmission. On n'observe pas un respect scrupuleux de l'intégrité et de la fonctionnalité pérenne de la chose transmise. Cela c'est la transmission patrimoniale.

Mémoire et espace public

En définitive, la qualité de cette mémoire est partie prenante d'une recomposition dynamique de l'espace public. Moins sous la forme historique du patrimoine, qui jusqu'ici a tiré dans le sens d'une récupération historiciste des choses, mais plus sous la forme d'une relation qui associe la lecture savante qui déplie et enrichit le récit d'épisodes nouveaux, la pratique des habitants qui compose et recompose les éléments transmis et transformés, la proposition des artistes et autres médiateurs, passés et présents, qui suggèrent des associations pertinentes et des mises en mouvement pour ne pas risquer de figer le paysage, les projets des acteurs, enfin, ceux dont la mission est de répondre à des questions sociales urgentes et qui interviennent « dans le paysage ». Voilà pourquoi l'archéogéographie peut devenir une discipline ouverte sur la

transformation maîtrisée des milieux géographiques, y compris de leur transformation en paysages, alors qu'elle n'est pas une pourvoyeuse d'objets de musée.

Ce faisant on est au cœur de l'espace public. Pourquoi ? Parce que c'est ce genre de pratiques qui dira le caractère public de l'espace géographique ou du paysage. En cette matière, le public ne se définit pas aussi facilement qu'on l'a cru. S'agissant d'aménagement et de dynamique de l'espace, n'est pas public ce qu'on institue d'en haut, par exemple dans une opposition réductrice entre public et privé, entre global et local, entre politique et matériel, entre centre et périphérie. Par exemple, est complètement privé le geste du créateur qui, en association exclusive avec le politique (« je ne veux connaître que le puissant homme politique qui me commandite »), remodèle unilatéralement l'espace public dans une démarche de pure projection de son ego et, éventuellement, de son talent, nous privant ainsi de tous les autres contenus de l'espace. Ce geste n'est pas public même si le cadre juridique et politique dans lequel il a été réalisé l'est. Est public, en revanche, ce qui a émergé du sens, de l'hybridation des pratiques et de la richesse des contenus apportés par les uns et les autres. N'est pas dans une démarche publique celui qui efface le pli du fleuve enregistré par les formes ; l'est celui qui note cette défaillance et en tient compte dans son projet, parce qu'il en ressent la sujétion. N'est pas public celui qui fait table rase des sentiments d'attachement que les habitants portent au lieu ; l'est, celui qui organise leur prise en compte.

Du bon usage du déploiement : rester dans le mystère du palimpseste

Une conclusion peut être suggérée. Le dépliage de cette empreinte et de cette matrice qu'est le paysage ne devrait plus être notre unique objectif. Les plis se sont ajoutés aux plis, les nouveaux plis ont froissé d'anciens plis dans des remotivations sans cesse plus enchevêtrées et le réseau des interférences a rendu la dynamique de plus en plus présente et en grande partie illisible. L'espoir d'une histoire raisonnée et suivie des plis, histoire régressive comme on aimait à le dire au temps du méthodisme paysager, n'est guère pensable. Elle comporte trop de vaticinations sur l'origine, sur le déterminisme, sur les seuils et les « révolutions », trop de rhétorique, etc., et de cela nous avons fait le tour. Elle ignore que le fait que le temps unificateur est un temps trompeur. Que les historiens et les archéologues fassent leur travail est une excellente chose. Mais chacun voit bien la contradiction de la situation actuelle. Plus les savants déplient les formes et en proposent l'histoire, moins on en tient compte. Faut-il ainsi suggérer que c'est l'obsession

du dépliage qui est, au moins en partie, l'obstacle au déploiement du motif paysager ?

Alors, cosmopolitisons le paysage et ses plis et acceptons l'idée que nous avons moins de savoirs positifs qu'il y paraît, et, paradoxalement, que nous pouvons néanmoins avoir plus de respect des héritages dans la composition du monde commun. Le dépassement de l'idée moderne est à notre portée. En effet, déplier, c'est isoler les faits paysagers de leurs chaînes de transmissions, en amont et en aval. C'est les rendre caduques par un travail épistémologique. C'est interdire qu'on puisse en tenir compte, puisqu'on les a isolés comme passés, et même d'un certain passé, et donc sans lien avec nous. En outre, c'est les recomposer dans un fil conducteur unique, le temps historique fétichisé. Mais les déployer, au contraire, c'est leur conserver leurs liens, fut-ce au prix d'une moindre connaissance objective, mais avec l'enrichissement d'une connaissance des trajectoires particulières. Je ne plaide pas pour l'ignorance, on s'en doute, mais pour le fait que même ce qu'on ne connaît pas explicitement et de façon parfaitement chronologique exerce de l'influence sur notre présent. Bref, moins de dieux fétiches, plus d'espace public autour du paysage. Respectons le mystère du palimpseste.

Bibliographie

ANTOINE (Annie), *Le paysage de l'historien. Archéologie des bocages de l'Ouest de la France à l'époque moderne*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002, 344 p.

BERQUE (Augustin), *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Éd. Belin, coll. Mappemonde, 2000.

BRAVARD (Jean-Paul) et MAGNY (Michel) (dir.), *Les fleuves ont une histoire. Paléo-environnement des rivières et des lacs français depuis 15000 ans*, Paris, Éd. Errance, 2002.

BRIFFAUD (Serge), « De l'« invention » du paysage. Pour une lecture critique des discours contemporains sur l'émergence d'une sensibilité paysagère en Europe », *Compar(a)ison 2*, 1998, p. 35-55.

- CAUQUELIN (Anne), *L'invention du paysage*, coll. Paris, PUF, Quadrige, 2000 (1^{re} éd.1989), 180 p.
- CAUQUELIN (Anne), *Le site et le paysage*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2002, 192 p.
- FOUCAULT (Michel), *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard nrf, 1969, 288 p.
- MORIN (Edgar), *La méthode*, 6 tomes, Paris, Éd. du Seuil, coll. Points, 1977, 1980, 1986, 1991, 2001, 2004.
- OLIVIER, *Des vestiges, mémoire d'habilitation*, Université de Paris I-Sorbonne, 2006, 286 p.
- ROBERT (Sandrine), « Comment les formes du passé se transmettent-elles ? », dans *Études Rurales*, n° 167-168, juillet-décembre 2003, p. 115-132.
- ROGER (Alain), *Court traité du paysage*, Paris, Gallimard nrf, 1997.
- WATTEAUX (Magali), « Sous le bocage, le parcellaire... », *Études rurales*, juillet-décembre 2005, n° 175-176, p. 53-80.

